

Texte extrait du livre *Bébé sapiens Du développement épigénétique aux mutations dans la fabrique des bébés*, sous la direction de Drina Candilis-Huisman et Michel Dugnat, paru le 5 octobre 2017, Éditions érès, avec leur aimable autorisation (cf. rubrique Kiosque, page 59)

une jeune maman se retire du monde pour protéger son bébé garçon de toute influence néfaste provenant de l'extérieur, le danger se concentrant sur la nourriture. Comme Maddy, elle est végétarienne et suit une diète et des préceptes alternatifs d'éducation, et refuse elle aussi toute interférence avec le milieu médical ou les services sociaux. Pour sauver le fils de cette relation exclusive totalement mortifère pour l'un et l'autre, il faudra tuer la mère...

Je souhaiterais conclure en revenant au lien qu'il est nécessaire d'établir entre la naissance et la mort puisque ce risque est latent lorsqu'il est question de mise au monde. Dans les sociétés occidentales, parallèlement au fait que le corps soit devenu la référence première de l'identité personnelle, la loi a consacré la « sanctuarisation du corps humain », en proclamant la nature sacrilège de toute atteinte au corps « *y compris après la mort* » (Gasnier, 2012, p. 232). Ce constat est d'autant plus remarquable que, comme le rappelle le juriste Jean-Pierre Gasnier, jusqu'à une période récente, en dehors des « dispositions relatives aux funérailles », le cadavre n'intéressait pas le droit (*ibid.*, p. 230). La loi traitait la dépouille mortelle comme une chose, certes particulière mais néanmoins dépourvue de toute personnalité juridique. Aujourd'hui, en conséquence des pouvoirs sur les matériaux humains concédés à la biologie, l'origine et le terme de la trajectoire d'un sujet ont tendance à s'étendre en deçà – les cellules-souches, les embryons congelés – et au-delà – maintien en vie pendant des années de sujets dans le coma – de ce qui la bornait traditionnellement : la naissance et la mort. En effet, les nouveaux textes de loi ne protègent « pas seulement le cadavre, [...] mais également les ossements, les cendres issues du corps, ou des parties de corps » (*ibid.*, p. 232), de même que les « produits » humains issus de la biotechnologie. De manière corrélative, nous avons les plus grandes difficultés à nous séparer de nos défunt, de même qu'il est devenu parfois difficile de mourir.

Boris Groys a ainsi pu déclarer en 2011, lors d'une conférence au *Louvre* intitulée *Vampires : la communauté qui vient*, que depuis qu'on a décreté la mort de l'âme, les corps paraissent être devenus immortels.

De fait, leur maintien en vie paraît pouvoir être reconduit indéfiniment au sein des organismes de santé qui en ont la gestion. En ayant développé les moyens de prolonger médicalement, et *ad vitam aeternam*, la vie organique, ces organismes de santé sont effectivement à même de maintenir entre la vie et la mort des individus en fort mauvais état, voire dont la mort cérébrale a été prononcée et qui pourront ainsi faire l'objet de prélèvements pour suspendre l'arrêt de mort pesant sur d'autres individus. Pour « se débarrasser » de ces corps devenus immortels, on se retrouve donc devant l'obligation d'édicter de nouvelles lois autorisant l'euthanasie. Il faut mettre en rapport cet état de fait avec la multiplication des fictions mettant en scène zombies, vampires et autres morts-vivants.

Le prolongement de la notion de personne en deçà de la naissance et au-delà de la mort a certainement quelque chose à voir avec la nouvelle forme de mythologisation qui est la mise en images de la procréation dans les films d'horreur du type dont il a été ici question. Dans d'autres cultures, le bébé est censé avoir partie liée avec le monde des morts. Tout se passe aujourd'hui chez nous comme si cette capacité du bébé à pouvoir incarner un mort ou la mort, en dépit des progrès médicaux mais aussi en raison de la multiplication des images échographiques, trouvait une forme de concrétisation sur les écrans de cinéma.

Devenir mère, c'est comme dans d'autres initiations, accepter qu'une part de son être antérieur meure pour faire place à une transformation jamais totalement maîtrisée. •

BIBLIOGRAPHIE

- Atlan, H. 2005. *L'utérus artificiel*. Paris, Seuil.
- Farmer, P. J. 1990 [1968]. *Les amants étrangers*, Paris, J'ai Lu.
- Fellous, M. 1991. *La première image*. Enquête sur l'échographie obstétricale, Paris, Nathan.
- Gasnier, J.-P. 2012. *Un cadavre dans le placard*, in *Rencontre autour du cadavre de H. Guy et al.*, Saint-Germain-en-Laye, Groupe d'anthropologie et d'archéologie funéraire, p. 229-238.
- Lévi-Strauss, C. 1964. *Mythologiques 1. Le cru et le cuit*, Paris, Plon.
- Moisseeff, M. 1995. *Un long chemin semé d'objets cultuels : le cycle initiatique aranda*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- Moisseeff, M. 1998. *Rêver la différence des sexes : quelques implications du traitement aborigène de la sexualité*, dans *Sexe et guérison* de A. Durandeau, J.-M. Sztalryd et C. Vasseur-Fauconnet, Paris, l'Harmattan, p. 45-74.
- Moisseeff, M. 1999. *An Aboriginal Village in South Australia*. Canberra, Aboriginal Studies Press.
- Moisseeff, M. 2000. *Une figure de l'altérité chez les Denticco ou la maternité comme puissance maléfique*, dans *En substances*. Textes pour Françoise Héritier de J.-L. Jamard, E. Terray et M. Xanthakou, Paris, Arthème Fayard, p. 471-489.
- Moisseeff, M. 2004a. *Perspective anthropologique sur les rôles parentaux dans Guérir les souffrances familiales* de P. Angel et P. Mazet, Paris, PUF, p. 29-45.
- Moisseeff, M. 2004b. *L'amour extraterrestre : une mythologie à méditer*, dans *Corps et affects de F. Héritier et M. Xanthakou*, Paris, Odile Jacob, p. 325-338.
- Moisseeff, M. 2005. *La procréation dans les mythes contemporains : une histoire de science-fiction*, Anthropologie et sociétés, vol. 29, n° 2, p. 69-94.
- Moisseeff, M. 2008a. *Alien ou le retour d'un mythe polynésien*, dans *Le siècle de Lévi-Strauss*, Paris, CNRS, p. 157-164.
- Moisseeff, M. 2008b. *Que recouvre la violence des images de la procréation dans les films de science-fiction?*, dans *Bébés et cultures* de M. Dugnat, Ramonville Saint-Agne, Érès, p. 61-68.
- Moisseeff, M. 2009. *Alien ou l'horreur de la procréation dans la mythologie occidentale contemporaine*, dans *Aux origines de la sexualité* de P.-H. Gouyon et A. Civard-Racinais, Paris, Fayard, p. 446-465.
- Moisseeff, M. 2010. *Apprivoiser la métamorphose pubertaire*, Ethnologie française n° 1, p. 75-84
- Moisseeff, M. 2011. *Grossesses extraterrestres et implant nasal : une mythologisation du biopouvoir?*, dans *L'imaginaire médical dans le fantastique et la science-fiction* de J. Goffette et L. Guillaud, Paris, Bragelonne, p. 303-316.
- Moisseeff, M. 2012. *L'Objet de la transmission : un choix culturel entre sexe et reproduction*, dans *Se construire comme sujet entre filiation et sexuation* de K.-L. Schwering, Toulouse, Érès, p. 47-76.
- Moisseeff, M. 2014. *Le pouvoir animalisant de la viviparité*, dans *Méta physique d'Alien* de J.-C. Martin, Paris, Léo Scheer, p. 107-119.
- Nabokov V. 2001 [1955]. *Lolita*. Paris, Folio Gallimard.
- Robert, P. 1995. *Le nouveau petit Robert*, Paris, Dictionnaires Le Robert.
- Spencer, B. et F. Gillen. 1927. *The Arunta*, Londres, MacMillan.
- Strehlow, T.G.H. 1964. *Personal Monototemism in a Polytotemic Community*, dans *Festschrift für A.E. Jensen* de E. Haberland, M. Schuster et H. Straube, Munich, Klaus Renner Verlag.
- Winnicott, D. W. 1969 [1956]. *La préoccupation maternelle Primaire* in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, p. 168-174.

La femme, un corps au risque de l'altérité

LE THÈME DE VOTRE COLLOQUE EST DIFFICILE, difficile pour plusieurs raisons : la première est la question du corps, qui – et vous le savez par expérience – ne peut être réduit au corps physiologique ni même au corps psychique ; la seconde difficulté est la question de la sage-femme. Je ne puis témoigner d'une expérience que je n'ai connue que de la place de l'accouchée et non de la sage-femme. C'est donc de la femme que je parlerai. Je ne parlerai pas de « l'être femme » en tant que généralité, concept ou idée mais de la femme en tant que singularité. Pour moi, la question de la femme, de son corps, est celle d'une vie cherchant à se faire existence, un chemin inimitable. C'est le peintre Chagall qui, dans une lettre adressée au poète roumain Benjamin Fondane¹, écrit « *Ne vous découragez pas dans votre inquiétude, la route marche et ne finit pas* ».

Nous sommes dans un temps où prolifèrent les explications scientifiques, psychologiques et psychanalytiques. Nous ne savons plus les paroles du philosophe Walter Benjamin qui, dès les années 1930, écrivait que la prolifération des explications, loin d'être un progrès, était une galvanisation qui s'accompagnait d'un appauvrissement de la pensée. Or, expliquer le corps de la femme, faire l'impasse sur le mystère nouant étroitement corps et âme, est, à mon sens, en appauvrir la pensée. L'âme ne peut être réduite à un appareil psychique, elle résiste aux explications psychologiques, elle est énigme et mystère. Or ne pas prendre en compte l'ombre portée du mot *âme* c'est refuser de penser le corps à sa juste mesure, c'est oublier que corps et âme sont étroitement enchevêtrés et cela, pas seulement dans la pathologie hystérique ou la psychosomatique. Si l'âme est « chose obscure » c'est que le sujet humain ne cessera d'échapper à la science et aux concepts, que toute parole posée sur une vie humaine sera toujours *avant-dernière* parole. L'âme humaine est cette « chose

curieuse », écrit Le Clézio, « *fantôme sans couleur et sans forme qui est glissé dans le fourreau de la chair et qui est digne et qui rend tragique. « Signe de Dieu*, ajoute-t-il, *coulé dans un corps* ».

Mais voilà (!) que pour penser le corps de la femme je fais appel à la parole poétique d'un écrivain, nouant ensemble les mots *âme*, *Dieu* et *corps* dans une mystérieuse alchimie. C'est donc en associant les mots *corps*, *âme* et *Dieu* que je vais essayer de penser le devenir femme, *corps et âme*.

Je dois préciser ce que recouvre le mot *Dieu* dans mon approche. Ce mot ne recouvre pas l'objet d'une croyance religieuse. *Dieu*, dans mon approche, ne peut plus être défini, qualifié ni même justifié. C'est le philosophe Jacques Derrida qui écrit dans son livre *Les yeux de la langue* que, pour l'hébreu biblique, le mot *Dieu* est le nom d'un abîme, un abîme, non un néant. Pour le poète Benjamin Fondane, le mot *Dieu* est le nom d'une absence radicale ; pour la poésie du *Livre biblique de l'Exode*, le mot *Dieu* recouvre l'expérience injustifiable rationnellement d'une présence habitée d'absence. *La Bible* lui donne un nom : *La Shekhina*. Nous sommes donc dans cette compréhension poétique du mot *Dieu*, bien loin des évidences et des affirmations des discours religieux comme des discours antireligieux. Nous sommes sur le versant d'une *expérience poétique*. Le mot *expérience* ici n'est pas entendu dans son sens ordinaire de nos jours, à savoir l'expérience scientifique objectivée, prouvée, répétée et vérifiée. Ici, le mot *expérience* est référé à son sens étymologique, venant du latin *experiri*. L'expérience est alors une traversée qui n'est pas sans péril ni sans danger et qui conduit à une connaissance qui certes n'est pas connaissance scientifique mais connaissance existentielle. Un devenir soi. Il ne s'agit plus de comprendre la vie pour vivre mais de se risquer à vivre pour penser sa vie, pour se penser sur sa propre route.

LL

Fantôme sans couleur et sans forme qui est glissé dans le fourreau de la chair et qui est digne et qui rend tragique. Signe de Dieu, coulé dans un corps.

1. Benjamin Fondane, *Le mal des fantômes*, Verdier ainsi que *Les Cahiers Benjamin Fondane*, site <http://www.fondane.com>.

De tout temps la femme a été associée au mystère de la vie, éveillant d'ailleurs la méfiance, parfois la haine, de certains hommes soucieux de rationalité, mais surtout niant leur peur des profondeurs, leur peur de l'impensable, de l'inexplicable. Or nous portons tous en nous cette contradiction entre raison et impensable, et Freud comme chacun de nous. En lui, cette contradiction s'est nouée, du moins telle est ma manière de l'entendre, entre l'homme scientifique, amoureux des idées claires et logiques comme il le dit de lui-même dans une de ses lettres de jeunesse, et le psychanalyste (il sera le premier psychanalyste de tous les temps !), cette part inédite de lui-même qui va le conduire dans une folle aventure, débutant par une plongée dans les fonds ténébreux de l'inconscient. Pour Freud, le défi a été de résoudre l'énigme du désir, mais il n'a pas pris en considération, et c'est là les limites de la psychanalyse, que dans les plis les plus secrets de l'âme humaine peut être cachée aux yeux de la raison la possibilité du mystère d'une transcendance, mystère d'une Altérité radicale, irréductible à nos savoirs et à nos images. Or si une énigme en appelle à sa résolution, le mystère, lui, ne peut être résolu. Tout l'effort de pensée sera de se penser comme constitué d'impensable ! Notre société ne nous prépare plus à une telle « folie », une telle sagesse ! Pour certains cette transcendance est éprouvée comme une Altérité radicale devant laquelle l'humain se cherche, se dit, parfois même, se crie. Je vous rappelle que Freud, en ses débuts, fut ridiculisé par ses collègues l'accusant de s'attacher à des absurdités et à des questions inutiles et stupides. « *Les plus remarquables créations du génie furent le fruit d'efforts obstinés* », écrit le philosophe russe Léon Chestov, mais absurdes et qui semblaient à tous ridicules et d'aucune utilité ». Mais voilà qu'à son tour, Freud se montre ironique, parfois méprisant, quand il s'agit de la question de Dieu, refusant *a priori* de penser le mystère de toute transcendance. « *Est-ce un devoir pour tous que de croire en de telles absurdités ?* »² écrit-il. Le ton est ironique ou agacé.

On ne peut témoigner de respect à l'adversaire qu'en avouant que sa pensée « nous rend furieux », écrit le poète Benjamin Fondane. Freud n'est certes pas mon adversaire, et quand il aborde le domaine de la religion comme il le fait dans ses essais *L'Avenir d'une illusion* et *Malaise dans la civilisation*, ou quand il écrit sur la sexualité féminine, s'il ne me rend pas furieuse, je dois dire qu'il m'agace vraiment et j'ai fait de cet agacement le levier de mon travail d'écriture. Je pense en effet que lorsqu'il s'agit de la question de Dieu et du corps de la femme, le psychanalyste n'a pas le dernier mot. C'est le poète qui peut nous enseigner, lui qui a accès à des sources qui échappent à la raison scientifique lorsqu'il se fait le témoin de l'expérience des profondeurs.

La poésie, à la condition de ne pas être porteuse

2. Sigmund Freud, *L'Avenir d'une illusion*, Paris, PUF.

“

Soudain, la lumière d'un tableau ou le bleu de la mer ou encore un poème montant de la page comme un chant mystérieux, se font « brusque coulée de présence à soi ».

77

d'idéalisme ou d'une justification esthétique du monde, se fait en effet le véhicule privilégié de ces expériences d'un indicible. C'est à son lecteur que s'adresse le poète. Et il ne le convoque pas sur le versant du savoir mais tente de le rejoindre dans son existence même, dans sa sensibilité. J'appelle sensibilité la part poreuse de notre être, celle qui se fait tout ouïe à l'énigme du désir et au mystère du monde. Or il y a une parenté de sensibilité entre la femme et le poète. Si le poète offre son âme à son lecteur, la femme, elle, s'offre comme matière première pour la vie d'un autre, un enfant. L'expérience des commencements d'une vie, concrètement vécue par une femme au creux de son corps, peut l'ouvrir à cette sensibilité qui dit la condition humaine et sa part d'impensable. Car, en ces lieux extrêmes des commencements, la femme est exposée au réel et à ses effets dans les profondeurs. Le « réel » est un impensable qui s'impose, un *soudain* qui ne se décide pas, ne se contrôle pas, tel le réel de l'arbitraire, le réel de l'absurde, le réel de la mort. Mais le réel ne s'impose pas seulement aux commencements comme à la fin d'une vie, il est aussi et plus spécifiquement pour ceux qui ont gardé leur âme d'enfant poète, l'inouï d'une *expérience poétique*. Certains en témoignent : *Soudain, la lumière d'un tableau ou le bleu de la mer ou encore un poème montant de la page comme un chant mystérieux, se font « brusque coulée de présence à soi »* comme l'écrit le philosophe Lucien Jerphagnon dans son dernier livre. Cette expérience ne peut s'expliquer ni se décrire, elle est sans preuve objective, reste injustifiable devant le tribunal de la raison et pourtant elle peut orienter la quête désirante de toute une vie. Elle est mystère d'une Altérité radicale qui s'est fait présence à soi faisant trace dans le corps et l'âme d'un sujet et elle s'imposera, dans l'après, comme une exigence intérieure à chercher... à se mettre en route à l'appel d'un Autre mystérieux... Cela ne peut que commencer par un vertige !

L'Altérité, dans son mystère, ne rejoint que le plus fragile, le plus poreux, l'enfant ouvert par tous ses pores au mystère du monde, la femme ouverte par son corps aux commencements et aux fins mais aussi à l'énigme

du désir de l'Autre³, le primitif qui prend au sérieux ce que l'homme moderne, riche de la science, méprise trop souvent et le poète qui, comme le primitif, est « *dans la famille humaine comme un enfant, un gardien des ténèbres, un être pré-logique* »⁴ qui n'oublie pas, lui, que l'âme humaine n'est pas seulement faite pour les zones tempérées mais qu'elle a soif d'infini, d'indicible, d'invisible, elle a soif d'altérité et de transcendance, et si on ne l'autorise pas à cette folie poétique, elle étouffe et elle peut même désespérer.

Si le féminisme est de penser la femme à partir d'elle seule, soit en dehors de son rapport à l'homme, je ne suis pas féministe, car ce sont des hommes qui m'ont permis de devenir la femme que je suis et certains m'ont considérablement aidée, par-delà leur mort, grâce à leur œuvre dont leur existence fut la matière première. Freud, tout d'abord, qui a eu l'intuition de *l'éénigme* du désir inconscient (ce qu'aucune pratique comportementaliste ne prend en compte, se maintenant à la surface), plus tard sur mon chemin, les philosophes Kierkegaard, Léon Chestov et le poète Benjamin Fondane, tous trois penseurs existentiels en leur siècle, penseurs du mystère de l'âme humaine. Ces hommes m'ont donné le courage du sérieux de la question de Dieu, jusqu'à comprendre que le mot Dieu, quand il recouvre une *expérience poétique*, loin de désigner l'objet d'une croyance, dit un *rien*, un rien qui n'est pas rien et d'où peut jaillir une force d'appel à devenir soi, comme ces impératifs de certains récits bibliques : *Lève-toi ! Va !* Et parfois, *Quitte !* Pour les penseurs existentiels, *le plus important* est ce courage de l'impossible qui a pour nom Dieu, un impossible qui ne comble pas mais qui creuse, un impossible qui ne rassure pas mais qui trouble et inquiète tout en mettant sur une route qui marche.

Nous ne le savons plus, de nos jours, les textes bibliques sont des textes poétiques avant que d'être des textes religieux. Ils portent en eux ces questions du plus profondément humain et de son mystère. Et à cet égard, la femme a une place toute particulière. Je citerai rapidement trois passages :

Tout d'abord, au *Livre de la Genèse*, premier livre de la Bible hébraïque, il est dit que Dieu créa Adam, soit l'humain, masculin et féminin⁵ encore indifférenciés. Puis, Dieu créa la femme à partir d'une côte de cet Adam. Une lecture un peu rapide et partisane a fait dire aux machistes

3. Je ferai remarquer que sans certaines femmes, ses premières patientes, Freud n'aurait pu inventer la psychanalyse. Si Freud a eu le génie de prendre au sérieux ce que nombre de ses collègues considéraient comme stupide et fou, à savoir ce que ces femmes avouaient de leurs désirs les plus obscurs, ces femmes, elles, ont eu le courage et l'audace de l'inconscient, de l'incompréhensible et du répréhensible en une Vienne pudibonde. C'est donc entre ces femmes hystériques et Freud qu'est née la psychanalyse, à l'épreuve de l'Autre énigmatique, à l'épreuve de l'amour de transfert !

4. Benjamin Fondane, *Rimbaud le voyou*, Non Lieu, 2010.

5. Genèse 1 : 27 ; Genèse 2 : 21-23 - dans ce dernier passage le mot hébreu pour dire « homme » n'est plus Adam mais Ich ; le mot femme étant Icha.

LL

Les textes bibliques sont des textes poétiques avant que d'être des textes religieux. Ils portent en eux ces questions du plus profondément humain et de son mystère.

77

que la femme était donc subordonnée à l'homme et aux féministes que ces textes étaient machistes. Mais le domaine de pensée et d'expérience de ce récit poétique est bien autre. Je poursuis mon récit : Adam est d'abord plongé dans une profonde torpeur, peut-être est-ce la première anesthésie de tous les temps, et au réveil, ce n'est plus Adam, mais en hébreu c'est Ich et Icha qui adviennent au monde, soit l'homme et la femme, côte à côte⁶. Ce récit mythique dit bien autre chose que le récit vulgarisé faisant naître la femme d'une côte de l'homme, comme si elle était une partie dont l'homme serait le tout. Nous savons le désastre de telles interprétations. Mais le texte fait naître Ich et Icha, l'homme et la femme, de l'Adam, du genre humain. Il ne suffit donc pas d'être inscrit aux lois du genre humain pour être un homme ou une femme ; être homme ou être femme est un devenir, une « seconde naissance » qui ne peut faire l'impasse sur l'autre et dont aucun n'aura le premier mot. L'homme ne peut se prévaloir d'être à l'origine de la femme ni la femme se prévaloir d'être à l'origine de son enfant. *L'Aleph* échappe à l'un comme à l'autre. Prendre corps, prendre vie, c'est en passer par l'autre. La sensibilité poétique de ces textes ne propose pas l'individualisme mais l'altérité, elle ne construit pas le *contre* mais le *avec* et j'ose dire, mais là j'anticipe, qu'elle dit la subjectivité comme promesse pour l'un comme pour l'autre.

Plus loin dans la Bible, dans l'évangile de Marc plus précisément, alors que le récit dit l'impensable du tombeau vide dont nul n'a jamais retrouvé le cadavre, ce sont des femmes, quelques femmes, présentes devant le tombeau vide, qui seront mises en demeure de dire cet impensable aux hommes, de le dire ou bien de le taire, peut-être de le taire par peur du ridicule et de l'incompréhension. L'impossible leur est donc confié. Le texte le plus ancien se termine par des pointillés⁷ : que vont-elles faire ? Le texte ne le dit pas. Mais plus tard on éprouvera le besoin d'écrire un épilogue, peut-être pour échapper à l'incertain de la question ou en nier la crainte, le vertige...

6. Le mot hébreu pour dire « côte » peut aussi se traduire par « côté ».

7. Elian Cuvillier, *L'Évangile de Marc*, Labor et Fides, 2002.